

ÉTÉ 2021
DOSSIER DE PRESSE



JUAN GARAIZABAL

Actualités

Place du Louvre, Paris
Exposition de trois sculptures monumentales
3 juin > fin juillet 2021

Château d'Aunoy, Champeaux
Installation d'une œuvre monumentale en acier inoxydable
Fin avril > 31 décembre 2021

Bogéna Galerie, Saint-Paul de Vence
Exposition
26 juin > 18 juillet 2021

Biennale internationale de Saint-Paul de Vence
Parcours OFF des galeries
26 juin > 2 octobre 2021

La Fondation Prince Albert II de Monaco
Exposition
Juillet 2021

Espace Art Absolument, Paris
Exposition
Septembre 2021

Au Château d'Aunoy ou encore Place du Louvre : les œuvres monumentales de Juan Garaizabal investiront ces lieux emblématiques à l'été 2021. L'exposition que lui consacre Bogéna Galerie à Saint-Paul de Vence du 26 juin au 18 juillet, puis celle qui sera présentée au sein de l'espace Art Absolument en septembre, seront l'occasion de découvrir un ensemble de dessins comme des plus petites sculptures.

Dès la fin avril 2021, *Fragment d'hier*, une œuvre monumentale en acier inoxydable de Juan Garaizabal sera visible au Château d'Aunoy.

Trois sculptures appartenant à la série *Urban Memory of the Lost Tuileries* (« *Memoria Urbana des Tuileries* ») seront installées pour une exposition Place du Louvre, le 3 juin prochain. Regroupant la façade mythique du Musée du Louvre, la très belle Mairie du 1^{er} arrondissement, l'imposant Beffroi, ainsi que la superbe Église de Saint-Germain l'Auxerrois, cette place historique constitue un emplacement d'accueil idéal pour les sculptures monumentales de Juan Garaizabal. Pour cette exposition sur laquelle l'artiste travaille depuis 2008 et conçoit comme un hommage à l'ancien palais des Tuileries, monument emblématique de l'histoire de France construit en 1564 sous l'impulsion de Catherine de Médicis et détruit en 1883, Juan Garaizabal réalise trois sculptures interactives retraçant le lien entre hier et aujourd'hui.

« Pour moi, ce projet fait suite au choc éprouvé, enfant, en visitant Paris, devant l'immense perspective qui se déploie depuis le Carrousel du Louvre vers les Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, l'Arc de triomphe et au-delà – inoubliable ! Or j'ai découvert ensuite que cette perspective n'existe que grâce à la disparition de ce palais des Tuileries qui formait la façade occidentale du palais du Louvre. J'ai également compris l'importance de ce haut lieu de l'histoire de France : en trois siècles d'existence, ce palais, point focal du grand axe historique de Paris, a été la résidence de grands rois à partir d'Henri IV et de Louis XIV puis des deux empereurs, et ce, jusqu'à sa destruction en 1871. Donc, j'ai souhaité imaginer ce palais si on le reconstruisait, au moins par l'esquisse d'une structure temporaire », confie l'artiste dans un entretien donné à la journaliste, critique d'art et auteure Pascale Lismonde.

Pendant deux mois, le public pourra admirer un premier ensemble composé de grands vases porteurs de plantes en référence aux jardins, un second ensemble comportant le cadran d'une horloge, en mémoire du pavillon de l'Horloge, élément central dans l'histoire du palais ; et un troisième ensemble orné de lampes en référence aux éléments de mobilier du palais.

La Bogéna Galerie qui représente le travail de Juan Garaizabal propose du 26 juin au 18 juillet un solo-show de l'artiste en ses murs, puis, comme pour clôturer la saison d'été, l'espace Art Absolument consacre en septembre une exposition plus intime dédiée aux dessins 3D et aux plus petites sculptures de Juan Garaizabal.

L'œuvre de Juan Garaizabal fait l'objet d'une monographie aux Éditions Art Absolument, « Du particulier à l'universel », à paraître le 3 juin 2021.

L'oeuvre de Juan Garaizabal

Juan Garaizabal est l'un des artistes espagnols les plus connus dans le monde entier. Voyageur dans l'âme, c'est avec ses sculptures souvent monumentales, les *Memorias Urbanas* (*Mémoires urbaines*) qu'il s'est fait connaître. Érigées dans des sites emblématiques, ses sculptures visent à créer des monuments à partir de la mémoire. Garaizabal recherche les éléments les plus significatifs de l'histoire d'une ville afin d'y faire ressurgir des architectures disparues mais porteuses d'histoires.

« Toute ville offre une multitude d'histoires qui coexistent, s'entrecroisent ou s'entrechoquent. J'emmène le tout dans mon atelier pour y réfléchir, construire une œuvre et l'installer ensuite dans un lieu emblématique », confie l'artiste.

Pour y parvenir, Garaizabal utilise le langage du dessin, qu'il a étudié pendant son adolescence à l'Académie de sa ville natale, Madrid. Puis, à l'aide de matériaux peu coûteux et de diverses techniques qu'il a apprises au fil du temps : le forgeage, la maçonnerie, la menuiserie, ses dessins prennent la forme de sculptures s'élevant dans l'air. Ces dernières acquièrent une présence toute singulière. Comme l'explique l'historienne de l'art Barbara Rose, « L'obsession de Garaizabal est la résurrection de la mémoire des structures historiques qui ont été détruites sous une forme physique quelconque ; son but est de créer une œuvre d'art publique qui soit un rappel permanent ».

La présence implicite du contexte historique dans chacune des œuvres de Garaizabal est en effet un point essentiel de son travail. Pour lui, il est primordial que l'œuvre suscite la réflexion et le débat public.

Sa première *Mémoire urbaine* a été créée pour la Nuit Blanche 2007 de Bucarest. Ce fut un moment crucial dans sa carrière. Garaizabal a compris qu'il avait trouvé son propre langage : utiliser le dessin « dans l'air », avec le métal et la lumière, pour y restaurer l'essence de bâtiments perdus en leur lieu originel. « Tous ces projets sont conçus comme des structures monumentales en acier, verre, bois, et matériaux spécifiques des lieux – je figure une silhouette, ou un détail significatif des bâtiments dont j'évoque la mémoire -, à créer dans leur lieu originel. Je cherche à créer une forme de langage commun, universel », confie l'artiste.

À partir de là, Garaizabal a pu essaimer ses Mémoires urbaines partout dans le monde. Berlin, Venise, Séoul, Doha, Chicago, La Havane ou encore Miami, parmi tant d'autres contrées, l'aventure n'a eu de cesse de se poursuivre et Garaizabal d'interpeller, à travers un langage esthétique qui lui est propre, la mémoire et la conscience collectives.

Juan Garaizabal vit et travaille entre Berlin, Madrid et Miami.



Focus sur quelques oeuvres Sélection



Ever Time Gate Shangai

Voilà des millénaires que l'architecture chinoise consiste en l'imbrication de lignes dynamiques variant en taille et en position, et résultant en un tout dont chaque composante reste nettement distinguable. Ses bâtiments sont structurés en un grand nombre d'unités indépendantes de plus en plus petites, répétant en microcosme les lignes des unités plus grandes. Encore aujourd'hui, les combinaisons de cette singulière architecture respectent les principes d'équilibre et de symétrie. À cela s'ajoute le fait que transmettre le « rythme vital » constitue l'enjeu majeur de l'art chinois. Imprégné par ces conceptions et fasciné par cette continuité architecturale chinoise, Juan Garaizabal a voulu, pour sa première sculpture dans l'espace public de Shangai, « récupérer ces lignes communes à de nombreux éléments perdus au fil du temps ». Son installation *Ever Time Gate* est composée de dix-huit marches menant à une porte, au milieu du ciel. Hommage à une culture plurimillénaire, l'ensemble, bien qu'éminemment contemporain de par sa constitution en matériaux recyclés et la dynamique aérienne, audacieuse et épurée de sa composition, témoigne dans le même geste d'une certaine sobriété héritée de son regard sur cette tradition. Le tout se veut symbole de l'ouverture de la Chine sur le monde. « On pourrait presque dire que ce cycle créatif découle du sens du Tao », remarque Juan Garaizabal. Texte de Emma Noyant.

Ever Time Gate, Park Jing'An, Shanghai, China, 2020.
Sculpture en acier inoxydable, 950 cm x 190 cm x 190 cm, Crédit : Purple Roof Gallery



Memoria Urbana Berlin

Construite entre 1733 et 1735, l'église bohémienne de Bethléem à Berlin revêtait une signification profonde pour la ville. Elle était un cadeau de Frédéric-Guillaume 1^{er} de Prusse à la communauté d'exilés de Bohême qui avaient fui pour des raisons religieuses et qui avaient été accueilli par la ville. L'édifice a été partiellement détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale en 1943, puis démoli en 1963, effaçant ce qui avait été un symbole d'amitié entre les communautés allemande et tchèque. Après la chute du mur de Berlin, le terrain qu'occupait l'église a été laissé à nu, et le plan de l'église a été exposé sur la terre sous forme de mosaïque. L'installation temporaire de Juan Garaizabal visait à construire l'absence de ce vide qui était si chargé d'histoire. Pour ce faire, il a décidé d'évoquer la silhouette de l'église en acier, dans une structure de 31 mètres de haut et pesant 60 tonnes. La mairie de Berlin et diverses institutions privées ont collaboré pour qu'en décembre 2013, l'œuvre devienne une partie permanente du patrimoine sculptural de la ville, un reflet du passé vécu et habité par les diverses cultures du Berlin d'aujourd'hui, capable de provoquer un impact profond sur l'imaginaire collectif. Ce monument parle d'un passé d'émigration, de fuite, mais aussi fondamentalement d'accueil, le tout sous l'intensité émotionnelle de la lumière magenta avec laquelle il a réussi à créer un espace de réflexion quotidien. Cette sculpture a également une réplique sur une île en Corée du Sud, un pays où se trouve déjà la sculpture « Pagoda », présentée dans le cadre de l'ARCO Art Fair 2018 et conçue pour occuper un espace dans le métro de Séoul.

Memoria Urbana Berlin, représente la Bethlehemkirchplatz, ancienne église bohème.
Acier, béton et système LED, 31 m x 25 m x 15 m.



Miami's Balcony for Havana, 2016, CIFO Collection La Habana.

Balcon de la Havane Miami

Balcon de Miami La Havane

La sculpture du *Balcon de la Havane* est la première partie d'une initiative qui sera complétée par l'installation d'une sculpture sœur dans le Malecón de La Havane en 2017. *Le Balcon de La Havane (Balcón de La Habana)* est une sculpture de 21 mètres, soit environ la hauteur d'un immeuble de six étages. Sa structure imposante en acier inoxydable, partiellement recouverte de lumières LED, est visible depuis la baie et dans toute la ville, changeant la ligne d'horizon de Miami. La sculpture est située dans le Museum Park, centre neurologique de la culture et de l'art de Miami, avec le Pérez Museum et le Patricia and Phillip Frost Museum of Science. L'œuvre reproduit les lignes d'un balcon de la « Plaza de Armas » de La Havane. Le Balcon de la Havane à Miami aura une installation réplique dans la capitale cubaine, qui recrée les lignes Art déco de Miami. Les deux sculptures sœurs sont placées l'une en face de l'autre. À travers cette installation, l'artiste tente non seulement de recréer le symbole d'une culture, mais aussi l'essence qui perdure dans l'esprit de nombreux Cubains établis à Miami. La structure est une icône de la ville. « J'ai l'intention de travailler là où l'histoire se fait. Miami et La Havane, connaissent toutes deux des changements transcendants », explique l'artiste. « L'idée est de matérialiser la connexion physique qui existe déjà et qui est enracinée à Miami. Une structure aussi symbolique que les balcons de La Havane est la représentation parfaite de la nostalgie que cette ville des Caraïbes évoque chez la majorité de la population de Miami ».



Havana's Balcony, Museum Park, Miami, 2016, Acier inoxydable et led, 31 x 15 x 6 m.

Palais des Tuileries Paris

Depuis 2008, l'artiste travaille sur ce palais, monument emblématique de l'histoire de France construit en 1564 sous l'impulsion de Catherine de Médicis à l'emplacement d'une ancienne fabrique de tuiles. Agrandi sous les règnes successifs, il disposait d'une façade imposante de 266 mètres de long et d'un grand jardin à l'italienne, l'actuel jardin des Tuileries. Il fut la résidence royale de souverains et d'empereurs illustres. Durant la Commune, il fut investi par les communards et devint le théâtre de leurs fêtes. Ils y mirent le feu volontairement le 23 mai 1871. Les ruines du palais furent finalement abattues en 1883. Les trois œuvres exposées place du Louvre représentent des éléments architecturaux qui étaient présents au sein du palais et dans ses jardins. L'artiste fait ainsi revivre l'un des monuments emblématiques de la ville de Paris, à deux pas de son lieu originel. La première sculpture, *Vases des Tuileries*, revisite les jardins et les ornements qui agrémentaient ses allées. La deuxième sculpture, *La Tour de l'Horloge*, reconstruit le cadran qui ornait l'entrée principale du palais des Tuileries. La troisième sculpture, *Salons et lustres des Tuileries*, reprend des objets du mobilier intérieur du Palais. Juan Garaizabal trace ainsi un lien entre hier et aujourd'hui. La combinaison des éléments structurels du palais des Tuileries, de ses extérieurs et de son intérieur, forme la « *Memoria Urbana des Tuileries* », rendant hommage à la ville de Paris, son histoire mouvementée et son architecture urbaine remarquable.

Extrait du texte de Carla Arigoni, Présidente du Comité d'animation culturelle Paris1



Salons et Lustres, partie de la Tour de l'horloge du Palais disparu des Tuileries, Palais des Tuileries 2021, Place du Louvre - Paris, Acier inoxydable, verre soufflé, briques, Led 800 x 650 x 510 cm.



Vase des Tuileries, VIII



Oyster Merchant First Home Doha

Garaizabal s'inspire de ruines d'anciennes de maisons de pêcheurs dans l'installation qu'il réalise pour la ville de Doha. Pour ce nouveau projet de taille monumentale, le sculpteur esquisse une cabane de pêcheur en quelques traits dressés dans les airs, et entend ainsi redonner à la mémoire de l'homme la suprématie sur l'aliénant développement de l'urbanisme. Replacer l'être humain au cœur de la cité constitue l'enjeu majeur de cette nouvelle icône de la ville.

Extrait du texte d'Emma Noyant.



Repères Biographiques



Juan Garaizabal est né à Madrid en 1971. Selon ses propres termes, « il s'agissait d'un environnement assez culturel, mais pas tellement en termes de beaux-arts ». Il n'a pas reçu d'influence artistique directe de sa famille, mais son enfance a été marquée par son plaisir et son don pour le dessin, une aptitude qui sera un facteur crucial dans la définition de sa vocation. « J'étais un enfant assez inventif. Quand j'étais encore très jeune, mon oncle Luis Marsans m'a offert un jeu intitulé Jeux et Loisirs de la Jeunesse, un volume très épais qui contenait des croquis et des détails sur la façon de construire des machines à vapeur, des fusées, des voitures, des avions, des bateaux... Dès lors, avec les idées qui me venaient et les matériaux qui me tombaient sous la main, j'ai mis au point ces inventions et bien d'autres : catapultes, robots, fusées que je lançais chez mes grands-parents, devant toute la famille », confie l'artiste. L'artiste raconte que sa grand-mère maternelle, peintre amateur, l'appelait « le petit Léonard » parce qu'il passait ses journées à fabriquer « une sorte de gadget ». Garaizabal se souvient également que, lorsqu'il avait sept ou huit ans, il était l'un des deux ou trois dessinateurs passionnés chargés de concevoir régulièrement la couverture du magazine de l'école. Il a étudié en France dans un premier temps, puis en Amérique du Nord.

Éducation

À l'âge de 12 ans, Garaizabal est admis à l'académie de dessin IB 67 de Madrid, un endroit qu'il a lui-même trouvé, ce qui témoigne de son caractère indépendant et de la conviction qu'il ressentait quant aux étapes qu'il devait suivre. Désireux d'apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur les techniques de dessin, il reste à l'académie pendant plusieurs années, jusqu'à l'âge de 17 ans, et son objectif semble clair : se préparer à étudier les Beaux-Arts. Cependant, une opportunité inattendue croise soudainement son chemin, il est sélectionné pour faire un diplôme en études commerciales européennes, et il déménage à Paris. Lorsqu'il regarde en arrière et considère ce détournement du monde de l'art, avec le recul, Garaizabal pense qu'à long terme, il s'agissait d'un processus d'apprentissage positif, qui lui a permis d'acquérir des connaissances supplémentaires en matière de gestion internationale, très précieuses pour la suite de sa carrière artistique, qui vise à être exposée en dehors de l'Espagne. Comme exutoire créatif pendant cette période, il a réussi à vivre sur une péniche sur la Seine, ce qui lui a servi d'inspiration pour de nombreux croquis et œuvres.

2000 : impressions transformées

Un artiste en herbe reste fidèle au dessin, fabrique des personnages en argile et s'intéresse à toutes sortes d'inventions. Lorsqu'on lui demande de recréer ses années de jeunesse, Garaizabal se voit à 18 ans, avec un « permis de conduire tout neuf », et profondément impressionné par une visite au Théâtre-musée Dalí de Figueres. « Ce n'était pas tant à cause de l'œuvre elle-même, mais plutôt parce que c'était la première fois que je saisisais ce qu'était le plus grand héritage d'un artiste : son univers. Je n'avais jamais rien vu de tel », déclare M. Garaizabal. Peu de temps après, un événement crucial s'est produit, qui l'a amené à se tourner définitivement vers la sculpture, et plus précisément la sculpture monumentale. C'est en 2000 qu'il assiste à l'inauguration du Musée Chillida-Leku, dans les environs d'Hernani (Gipuzkoa). Ce fut une expérience transformatrice qui a complètement changé sa vision de l'expression artistique.

2005 - 2006 - 2007 : de Madrid à Bucarest

Après avoir déambulé dans les espaces ouverts du musée Chillida-Leku, le jeune Garaizabal commence à travailler avec des sculptures dans des paysages. Peu de temps après, en 2005, il a eu l'occasion de participer à « La Noche en Blanco » (Nuit Blanche) à Madrid – un événement qui comprend des interventions artistiques en plein air et des expositions dans différents espaces -, une expérience qui lui a permis d'exposer son travail devant un million de personnes dans les rues, ce qui avec le temps deviendra normal pour lui. En 2006, il est engagé par la mairie de Bucarest pour participer à un autre événement similaire, le « Noaptea Alba » de la capitale roumaine. Au début, il a cherché à introduire des éléments qui créaient un dialogue avec l'environnement urbain ou avec la nature, « par contraste ou par analogie, mais d'une manière arbitraire et capricieuse », et il a envisagé plusieurs propositions différentes. Mais un soir, en rentrant d'un dîner avec les responsables des affaires culturelles de la mairie, en passant devant la « Casa Poporului » (Maison du Peuple), construite par Ceausescu (au milieu de Bucarest, avec une énorme esplanade verte autour), il remarque que ses compagnons tournent la tête pour ne pas la regarder. En rentrant à l'hôtel, il a commencé à penser à ce geste, qui l'avait choqué et pour lequel il n'avait reçu aucune explication, même après l'avoir demandé. Ainsi, il a pris conscience des nombreuses histoires qui sont enfermées dans un lieu. « Le lendemain, en faisant des recherches dans les archives de la ville, j'ai découvert grâce à des cartes, des photos et des dessins que le bâtiment et l'esplanade sont situés sur l'ancien emplacement de plusieurs quartiers, connus à l'époque sous le nom de « Petit Paris ». Ceausescu avait profité d'un léger tremblement de terre pour s'offrir une table rase sur laquelle construire son rêve, au prix de l'éradication d'un passé très important ». Ce fut un moment crucial dans sa carrière, car son projet est soudainement devenu clair : utiliser le langage du dessin dans l'air, en utilisant le métal et la lumière pour restaurer l'essence de certains bâtiments perdus, dans leur emplacement d'origine. À ce moment-là, Garaizabal a cessé de créer des dialogues et a décidé de récupérer certaines énergies à travers des lignes de l'histoire qui, selon lui, méritent d'être récupérées. À Bucarest, tout a joué en sa faveur : la mairie a immédiatement approuvé le projet (Zone Uranus) et a mis à disposition les moyens pour le réaliser. Garaizabal comprend qu'il a enfin trouvé son propre discours, et le début de son propre langage. Ses « *Memorias Urbanas* » (*Mémoires urbaines*) sont nées, et il prend également conscience d'un élément crucial : il peut vivre de sa vocation.

Après 2008 : Berlin

L'expérience de Garaizabal en Roumanie a marqué un avant et un après pour le sculpteur. À Berlin, il s'est vu proposer un atelier au Bildhauerwerkstatt (atelier de sculpture). Il connaissait la culture allemande, pouvait parler la langue et se sentait proche de la ville. C'était le bon endroit et l'espace parfait pour réaliser son travail à grande échelle, préparé au fil du temps et avec les équipements appropriés. En 2012, Garaizabal a construit un autre de ses souvenirs urbains dans la capitale allemande : une reconstruction de l'église de Bohème Bethléem, qui a été bombardée par les alliés en 1943. L'achèvement de cette grande structure faite de fer et de lumières LED, qui se dresse comme une présence fantomatique, est quelque chose qu'il trouve encore aujourd'hui « inexplicable », en raison de toutes les nombreuses complications supplémentaires qui ont dû être surmontées pour la réaliser. L'artiste aime à rappeler « l'incroyable énergie qui s'est dégagée lors de son inauguration », chose qu'il a eu l'occasion de percevoir dans d'autres lieux de ses interventions. Dans le cadre du parcours conceptuel, ses caractéristiques d'identification sont déjà indéniables. Des travaux publics et partagés dans différentes villes remplissent son agenda, et pour lui, ils ont une grande part d'aventure. « Quand nous commençons un projet », explique-t-il, « c'est une telle utopie. Il y a tellement d'obstacles sur le chemin, et cela se transforme toujours en une énorme épopée, une épreuve qu'il faut surmonter. Il y a beaucoup de personnes extraordinaires qui apparaissent et qui s'approprient le projet. On sent presque qu'il est placé entre les mains du destin – il vous emmène jusqu'à vos limites, et une fois arrivés là, vous trouvez des solutions ».





Juan Garaizabal pliant le fer dans l'atelier de Madrid pour le magazine « El Hedonista ». 2009.
Crédit : El hedonista.



Juan Garaizabal travaille sur une étude de la sculpture à La Havane. Atelier de Miami, 2015
Crédit : Raquel Colomer.

2013 : une escale à Venise

S'il fallait choisir une année clé dans la carrière de Juan Garaizabal, ce serait 2013. Il entre en contact avec l'historienne et critique d'art Barbara Rose, qui joue un rôle clé pour le faire connaître sur le circuit international. La relation de compréhension partagée entre les deux a conduit à un projet nouveau et inspirant pour la 55e Biennale de Venise. Il a créé l'installation « *Memoria del Giardino* » (*Souvenirs du jardin*), organisée par Rose, qui rappelle le cimetière juif qui existait dans le jardin botanique de la ville et qui est lié à la vie de personnages tels qu'Amedeo Modigliani, Ezra Pound et Mariano Fortuny. Parallèlement aux propositions publiques monumentales, qui ont lieu dans d'autres villes du monde, le sculpteur travaille également avec des pièces plus petites, des esquisses, des préliminaires et des expériences : des rêves à petite échelle qui peuvent atteindre de plus grandes proportions. Garaizabal réalise cette production, qui fournit le matériel pour ses expositions dans les foires, les musées et les galeries qui le représentent à Madrid, Bruxelles et New York, depuis son atelier de Madrid, dans un entrepôt du nord de la ville, loin du brouhaha urbain. Ici, il se sent à nouveau comme l'enfant inventeur qu'il n'a jamais cessé d'être, toujours en train d'expérimenter. C'est là que naissent nombre des idées qui seront ensuite développées à Berlin ou à Miami, son troisième atelier, où il passe de plus en plus de temps, et qu'il décrit comme un espace ouvert au débat, aux dialogues avec des gestionnaires, des conservateurs et des animateurs culturels, bref, un épiceutre d'idées, d'histoires et d'émotions. « L'atelier est un lieu dans lequel je trouve chaque minute extrêmement difficile. Mes trois ateliers (Miami, Madrid, Berlin) sont des lieux difficiles, des lieux d'effort et de lutte », explique l'artiste, qui décrit son processus créatif comme suit : « La question de la combinaison des efforts sur des pièces monumentales avec de multiples travaux différents à une échelle plus petite a beaucoup à voir avec ce que je veux faire en sculpture. Toute sculpture, mais surtout une sculpture publique, doit offrir différents « cadeaux », pour ainsi dire, sous chacun de ses angles. Pour moi, ce ne sera jamais un travail de simulation par ordinateur. C'est un travail dans lequel je dois être présent ; je dois réaliser chaque phase du processus de production afin de créer quelque chose dans lequel je crois vraiment, et qui combine différents matériaux et interprétations. Je dois beaucoup regarder la pièce, la plier, la frapper et la sentir pendant un certain temps dans l'atelier. Les œuvres à petite échelle jouent un rôle important, tout comme la solitude dans leur exécution ».

2016 : un balcon à La Havane

L'une des réalisations les plus marquantes de Garaizabal, de par son symbolisme et sa signification politique, a eu lieu à Miami : « *Balcón de la Habana* », une silhouette en acier inoxydable qui a été élevée le jour de la mort de Fidel Castro. Elle est située dans un parc qui regarde vers la capitale cubaine, comme si elle voulait forger un pont de communication perdu. Selon son créateur, elle s'inspire d'une image de « Habaneros » profitant de la vie sur les toits et les balcons, d'où ils discutent et se passent des condiments pour cuisiner. « J'avais ces scènes en tête et je n'arrêtais pas de penser que ce qui manquait à Miami, c'était La Havane – le souvenir, le paradis perdu », explique Garaizabal, qui précise que l'installation a également une histoire véritablement miraculeuse en ce qui concerne le dépassement des obstacles dans son exécution et le respect des délais. La deuxième partie du projet est un autre balcon qui sera situé sur le Malecón de La Havane, recréant le style « Art déco » caractéristique des bâtiments de Miami, qui offre un regard en retour ouvert à la compréhension. Parmi ses travaux les plus récents figure également des pièces réalisées dans la ville de Washington, où l'artiste a pu constater une fois de plus à quel point il apprécie le travail d'équipe. « Je dis toujours que je pourrais vivre sans art, mais pas sans aventure. J'ai besoin de ce sentiment de pénétrer en territoire inconnu », dit-il. En ce qui concerne ses influences, M. Garaizabal note qu'elles ont beaucoup changé au fil du temps. « Au début, tout me touchait. J'essayais de créer mon propre langage, et je ne voulais pas que quelque chose me balaye. En particulier, je cherchais des influences en dehors du monde de l'art contemporain, dans les musées techniques, dans les expositions d'archéologie, partout. Une fois que je me suis senti plus stable dans mon langage, j'ai commencé à passer de la période classique à la Renaissance et à la période moderne », explique-t-il. Il cite des artistes novateurs comme Brâncusi, Calder, Julio González, Pollock, Serra, Christo... ainsi que Robert Rauschenberg, Joseph Beuys et d'autres créateurs plus proches de lui comme Eduardo Arroyo – qui, comme Garaizabal, est représenté à Madrid par la galerie Álvaro Alcázar – et avec qui il a entretenu un dialogue permanent.



À partir de 2018 : projets

Garaizabal a déjà des vues sur des villes telles que Paris, Londres, Mexico et Séoul pour de futures installations, tout en travaillant également sur de nombreuses autres pièces à plus petite échelle pour différentes expositions, comme celle qui aura lieu à Malaga. Le cosmopolitisme définit l'artiste. « J'ai été éduqué dans l'ère post-franquiste, et dès le début, j'ai su que nous vivions un énorme retard culturel, que l'Espagne ne suffisait pas, qu'il y avait beaucoup à apprendre d'autres endroits plus avancés. Je n'ai pas grandi dans un environnement de fierté nationale, de fierté locale ou de complaisance. Et cette absence de nationalisme au départ m'a aidé de deux manières : premièrement, elle m'a aidé à me concentrer sur le voyage dans le monde et à apprendre d'autres villes ; et deuxièmement, elle m'a aidé à évaluer la culture et l'histoire espagnoles pour moi-même, et de manière juste. Au fil du temps, sans jamais s'y attendre, Madrid est devenue une ville extrêmement attrayante », affirme-t-il. À travers l'œuvre de Garaizabal, on peut tracer une carte avec différents points reliés par un chemin de lumière. Madrid, bien sûr, comme point d'origine, et Paris, le lieu des étés de son enfance où il étudiait la langue, la toile de fond de la période dans laquelle il a étudié le commerce dans sa jeunesse, et une ville où il revient toujours (« Je suis toujours ébloui en regardant ses bâtiments à toute heure, par sa grandeur »), sont deux endroits clés pour lui. Mais aussi Berlin, où il fait partie de la génération d'artistes qui ont transformé la ville en une galerie à ciel ouvert, à commencer, comme il le souligne, « par le Reichstag enveloppé de Christo, qui a démontré le pouvoir de transformation de l'art comme aucune autre intervention. » Et Venise (l'expérience intense de la « Memoria del Giardino »), Chicago (« une Mecque de la sculpture », où il a également réalisé des projets), Miami et Washington. L'artiste mentionne aussi les villes africaines (« elles ne font qu'un », dit-il), qu'il connaît grâce à des voyages avec sa famille pendant dix ans, et où il peut saisir, comme nulle part ailleurs, des processus artisanaux dans la rue qui constituent la base de sa conception de la sculpture. Où va l'artiste ? Dans l'immédiat, il se dirige vers la création de véritables ateliers de sculpture complets, dans lesquels absolument tous les processus sont réalisés, ce qui lui permet de s'impliquer plus profondément dans l'exécution des pièces, en allant au-delà du concept. « J'y suis arrivé petit à petit en prenant divers paris, qui étaient à l'époque risqués ; du mélange de lignes et de lumière à l'entrelacement de bois, de béton et de briques, qui ont renforcé mon rôle de créateur », dit-il. En ce qui concerne l'évolution de son processus créatif, ainsi que les éléments déclencheurs et les motivations qui l'animent, Garaizabal assure : « Je ne fais que commencer. J'ai réussi à mettre en route un certain nombre de projets qui étaient très difficiles à initier, et je vois tous les développements, surtout artistiques, comme une sorte de révolution et de combat. Comme Churchill l'a dit, « nous nous battons sur les plages, nous nous battons sur les terrains d'atterrissage », et de la même manière, nous nous battons dans les musées, dans les galeries, dans chaque exposition, et nous mènerons une révolution sur les places, sur les côtes, sur tous les continents... c'est une bataille globale », conclut-il.

Contacts presse

Agence Dezarts
agence@dezarts.fr

01 44 61 10 53

Laura Bourdon

06 65 59 26 60

Noalig Tanguy

06 70 56 63 24

 PARIS | PARIS CENTRE



Comité municipal d'animation culturelle Paris 1



CHÂTEAU D'AURORE

